

Dorliac, aujourd'hui

Le marché dominical de Dorliac, mon village natal niché en Périgord, possède une spécificité : un stand que l'on ne retrouve nulle part ailleurs et qui fait, avouons-le sans fard, notre fierté. Il ne s'agit pas d'un étal de ventes de délicieux, succulents, fondants foies gras, non. Il n'est point ici question de ces fraises du Périgord qui embaument l'atmosphère. Pas du tout, les trésors qu'il recèle sont d'une tout autre nature. Intellectuelle, poétique, et non gastronomique. Oui, Dorliac est le seul marché au monde à posséder un étal littéraire. Jean-Claude Savinien, poète et bouquiniste de son état, est le flamboyant propriétaire d'un stand baptisé *Chez Cyrano ou les états de la poésie et l'empire des vieux papiers*. Sur sa table, un fouillis de vieux magazines, du début du vingtième siècle pour les plus anciens, comme *Les Veillées des chaumières*, le *Nous deux* sans photo, forcément, de l'époque, magazine spécialisé dans les romans-feuilletons sentimentaux. Jean-Claude, qui écume tous les vide-greniers, maisons, bibliothèques, dispose d'une collection impressionnante de magazines de tous les styles avec toutefois une prédilection pour ceux concernant le cinéma. À cela s'ajoutent des livres d'occasion en plus ou moins bon état. Je dois l'avouer, j'ai une grande affection doublée d'une certaine admiration pour lui. Comme il n'a jamais eu l'ambition de la richesse, il n'hésite pas à me

faire des prix sur mes achats, voire à m'offrir un exemplaire en supplément. Je lui en suis reconnaissant. Une explication de texte est nécessaire quant au nom de l'enseigne de mon ami. Pour la signification des termes « vieux papiers », c'est simple, ses produits permettent de le comprendre sans épiloguer. Pour ce qui est de « poésie », plusieurs explications. D'une part, ces journaux d'un temps que les moins de soixante-quinze ans (au moins) ne peuvent pas connaître recèlent les clés pour voyager dans un monde disparu ; leur contenu désuet peut, par bien des aspects, faire rêver. Et Jean-Claude est poète. Il taquine la muse. Il la taquine même à un point où cette pauvre Érato, inspiratrice de cet art, doit être *overbookée* avec lui. Et comme son patronyme s'apparente à celui de Cyrano « le vrai », comme il se plaît à le souligner, il s'est quelque peu identifié au personnage. D'où le nom de sa boutique faisant référence à un des livres du « vrai » Savinien de Cyrano de Bergerac, *L'Histoire comique des Estats et Empires de la Lune*.

Car Jean-Claude sait pertinemment que dénommer une boutique « Cyrano » dans ce pays de Bergerac est l'assurance, si ce n'est d'une originalité certaine, d'une notoriété assurée. De fait, « Ma boutique l'été, ne désemplit jamais », comme il se plaît à le déclamer. Et, pédagogue dans l'âme, il se fait un plaisir, et même un devoir d'expliquer aux touristes qu'il y a « deux Cyrano » ! Le vrai, dont il se dit descendant lorsque le lyrisme l'emporte, et celui d'Edmond Rostand, « belle œuvre théâtrale, une pièce magistrale, le sieur de Bergerac était un vrai de vrai crack. Une liberté d'esprit, dont moi aussi je jouis. Il s'agit, je vous le dis, d'une vraie poésie, tout en beauté, comme ici je la fais ». Comme Jean-Claude a une belle stature, dont il joue, il se lève lorsqu'il explique cela, fait de grands gestes, déclame des vers au public rassemblé autour de lui.

Poète, bonimenteur – et dans son cas le suffixe prend tout son sens –, il est une figure emblématique de notre marché. Pour le reste, je me dois d'avouer que son talent n'est pas indiscutable, pour faire dans l'euphémisme. Ceci expliquant certainement que les éditeurs même spécialisés en poésie se soient détournés de ses œuvres. Il se console en se persuadant que « de toute façon, cela se vend comme un cercueil à deux places ». Ce qui ne l'empêche pas d'essayer, et de réussir, à les vendre aux touristes qui passent et sont fiers d'acquérir, au pays de Bergerac, une œuvre d'un « vrai descendant de Cyrano ». Et, plusieurs fois, j'ai entendu des couples qui venaient d'acquérir le précieux ouvrage murmurer entre eux :

— Ça doit être vrai, ce qu'il dit : il ressemble à Gérard Depardieu.

Donc, le stand de notre bretteur littéraire fait partie des incontournables du marché. J'aime y venir pour fouiller dans ses magazines, dans sa pile de livres. Je me retrouve devant son étal à farfouiller, plus par habitude que par intérêt. Son stand, c'est également « le dernier salon où l'on cause » comme chez les précieuses du dix-septième siècle, moquées par Molière et contemporaines du « vrai » Cyrano.

Aujourd'hui, je retrouve Olivier Vacher et sa – nouvelle – femme Camille. Olivier, je le connais depuis que je suis tout petit. Nous faisons partie du club de tennis de Dorliac. Il est plus âgé que moi et avait un meilleur coup droit aussi, mais l'on se croisait au *clubhouse*, lors des entraînements ou tournois organisés par le club. Cela crée des liens, et je crois pouvoir dire que l'on s'entendait plutôt bien. Nos chemins ont certes divergé. Il est maintenant à la tête d'une étude notariale ancienne, florissante et bien établie, tandis que moi je rédige les comptes rendus de l'assemblée générale de l'association de chasse pour *L'Hebdo*, notre journal local. Mais je lui parle toujours.

Camille, elle, c'est différent. Sans passer pour un xénophobe, ce que je ne suis absolument pas, je dois bien avouer qu'elle n'est pas de chez nous. C'est une étrangère de Gironde. Mais elle fait des efforts pour s'adapter, je dois lui reconnaître cela. D'ailleurs, peut-être est-ce ce souci d'intégration qui l'a conduite à quitter son mari pour épouser un authentique Dorliacois, Olivier. Elle a un goût assez sûr, il me faut l'admettre. Car son ex, sans vouloir être désobligeant, manque à mon avis de charisme et de charme. Mais ce Marius, c'est son prénom, n'est pas dépourvu d'à-propos. Comme il s'est retrouvé seul à élever les trois enfants qu'il a eus avec Camille, lorsqu'elle l'a quitté sans sommation, il a profité de cette expérience pour pondre un bouquin qui raconte, assez platement, sa vie de père célibataire « à l'insu de son plein gré »... Évidemment, le monde, fondamentalement voyeur, étant friand de ragots, son récit, très, très romancé a trouvé un éditeur pour le publier. Alors que certains ouvrages pourtant passionnants, nécessaires, à l'intérêt quasi ethnographique, de témoignage sur le monde qui nous entoure et meurt, comme mon recueil de recettes périgourdines, ne trouvent pas preneur. Ça, plus les poèmes de Jean-Claude, c'est à vous interroger sur l'art dans notre univers.

Forcément, j'ai dû chroniquer son roman. Marius est venu me le présenter, l'œil torve, hypocrite, mais je l'ai fait avec l'impartialité qui me caractérise quand il n'est pas question de notre Cyrano local. À mon plus grand dépit, j'ai même dû faire un article plus grand que celui que je réserve au poète, car Patricia, qui dirige *L'Hebdo*, a voulu le mettre en avant : elle était persuadée que le livre serait un succès de librairie. Elle a eu raison. Donc, Camille a toute ma sympathie. Olivier et elle feuilletent distraitement des vieux magazines de cinéma lorsque je m'approche pour engager la conversation, Patricia à mes côtés. Quand Olivier, soudain, semble marquer l'arrêt devant une vieille – forcément – photo jaunie.

— Oh ! C'est incroyable. Regarde, Camille, on dirait ma grand-mère quand elle était jeune !

Amusé par sa remarque, je me penche sur mon épaule et lui demande :

— Laquelle ?

— Elle, là, à droite, c'est dingue comme elle lui ressemble. J'ai vu des photos d'elle d'époque, mais cela ne peut pas être elle. Tu penses bien que, si elle était allée à Hollywood ou connaissait une star, on en aurait parlé dans la famille.

Camille, sur l'autre épaule d'Olivier, regarde attentivement l'image, elle aussi.

— Pourtant, elle lui ressemble beaucoup. Ce serait dingue quand même.

Olivier semble perdu dans ses pensées, comme s'il se remémorait d'anciens souvenirs.

— Oui, ce serait dingue... et pourtant, je jurerais que c'est elle.

Olivier regarde une image jaunie sur laquelle on aperçoit de belles femmes habillées de manteaux avec une étole de fourrure. L'une a un sourire qui irradie son visage ; pour l'autre, ses yeux me semblent receler un soupçon de tristesse, mais je dois me tromper. Car, même si je ne suis pas un grand cinéphile, je connais quand même mes classiques, et le beau gosse qui est au milieu d'elles, qu'elles tiennent par le bras, c'est la superstar de l'époque, Errol Flynn !

Blaye, 1913

— *Liliane, où es-tu ? Liliane.*

Claire, sa mère, est inquiète. Cette petite va la rendre folle. Elle vit mal, elle aussi, les derniers événements, la trahison de son père. Claire a peur que la petite fasse une bêtise. La

ville, Blaye, n'est pas dangereuse, et de toute façon ici tout le monde se connaît, et donc tout le monde connaît sa petite Liliane. La ville de Blaye, ce sont cinq mille habitants qui vivent de la vigne, des usines, comme le distillateur de pétrole Desmarais, et du port donnant sur l'estuaire de la Gironde, le plus grand d'Europe, fierté locale, et des soldats du 144^e régiment d'infanterie. Des braves gens, normaux. Le port, lui, c'est un appel vers le large, vers l'aventure, et Liliane aime bien y vadrouiller, regarder les navires. Ils déchargent des barils de pétrole, justement pour les usines Desmarais, des produits venus des colonies françaises où embarquent le vin et l'eau-de-vie pour les distribuer à Bordeaux. Ici, les navires ne traversent pas les océans, ils descendent la Gironde, vont vers Bordeaux, remontent vers Royan, embarquent les ouvriers qui vont travailler sur les îles au milieu de l'estuaire ou dans le Médoc, l'autre rive si lointaine. Avec de l'imagination, et Claire sait que Liliane n'en manque pas, la petite fille, les yeux écarquillés, doit rêver qu'elle embarque pour des destinations inconnues depuis les bords de cet estuaire, qu'elle quitte cette ville désormais synonyme de malheur. La ville a beau être sous-préfecture du département, elle reste un village avec ses différents types d'habitants : anciens, jeunes, hommes, femmes, riches, pauvres, notables et gens de peu. Parmi tous, quels que soient leur rang et leur origine sociale, Liliane est sans conteste la plus belle et la plus dégourdie des petites filles de cette commune. Claire le lui dit, le répète. Ses beaux yeux, son allure, tout cela fait d'elle une princesse. Bien sûr, il s'agit de son opinion de mère, mais il est objectif. Claire connaît beaucoup de génitrices dans son entourage qui ne sont pas toutes tendres avec leur fille et passent leur temps à les houspiller, comme pour leur faire payer leur triste condition, comme si elles rendaient leur progéniture responsable de cela.

Claire n'est pas ainsi. Même si sa vie est dure, elle aime beaucoup sa fille, la protège et est prête à tout pour elle. Liliane, c'est sa grande réussite, sa fierté. Elle lui trouve toutes les qualités et est persuadée qu'elle fera son chemin dans la vie, malgré – ou grâce, qui sait ? – ce qu'elle vit.

Il est normal que Liliane soit belle. Même si Claire se sait charmante, elle est consciente que sa fille tient sa prestance, son allure, de son père. Ils ne vivent pas ensemble, ne sont pas mariés. Liliane ne porte pas son nom. Charles est officier, sous-lieutenant, le premier grade, mais officier quand même, dans le 144^e régiment d'infanterie en poste à Blaye. Lorsque Charles et Claire se sont connus, lui n'était que sous-officier et elle travaillait au ciné-théâtre Bacalan, la salle de spectacle de la ville. Pourtant, si la salle était bien fréquentée par les militaires, ce n'est pas à l'occasion d'un spectacle que Claire a remarqué Charles pour la première fois. Ce jour qui a bouleversé sa vie en bien, en mal, Claire ne sait plus, elle s'en souvient comme si c'était hier, alors que cela remonte à presque dix ans déjà.

Blaye, 1904

Charles descend, fier, vaillant, de la citadelle de Blaye, siège de son casernement, vers la ville. Cette citadelle a été bâtie par un ministre du Roi-Soleil, Vauban, a appris Claire, et domine la ville. Vauban avait fait raser l'antique château fort médiéval pour bâtir la citadelle chargée de surveiller l'estuaire de la Gironde et de protéger Bordeaux. Un fort sur une île au milieu de l'estuaire et un troisième de l'autre côté de l'eau, dans le Médoc, complètent le dispositif.

Quand Claire voit Charles s'avancer, elle ne pense pas stratégie militaire. Une évidence la traverse : cet homme,

elle le veut. Elle est séduite, tombée sous le charme, amoureuse, même, à vie. Elle le sait, en est certaine. C'est absurde, stupide. Claire n'est pas une petite fille naïve. Elle connaît la vie et même les turpitudes qu'elle ne manque pas d'engendrer. Alors, tomber amoureuse d'un jeune homme, peut-être godelureau, sans lui avoir parlé, sans le connaître, simplement en le voyant marcher, souriant, gai, insouciant, entouré de ses amis en descendant en ville, quelle ineptie ! Et pourtant, c'est ce qui lui arrive. L'ouvreuse du ciné-théâtre Bacalan se retrouve comme les héroïnes de ces films d'amour mélodramatiques qui émeuvent les spectatrices. Celles qui rêvent plus de leur vie qu'elles ne la vivent. Celles qui n'attendent plus rien de leur vie de couple, si elle leur avait jamais donné quelques satisfactions ou simples frissons. Claire est consciente de tout cela. Mais Charles est beau. Le voir descendre à grandes enjambées, c'est un torrent d'émotions qui la submerge. Elle s'y noie et est bien consciente de n'avoir jamais repris pied.

Charles ne voit pas Claire. Il se précipite vers le port, car un événement extraordinaire vient d'arriver.

— Il paraît que la mère Philomène a été prise par un pêcheur, l'entend-elle plaisanter avec ses camarades qui rient à gorge déployée.

La mère Philomène, Claire sait qu'il s'agit de la cantinière du régiment. C'est une femme accorte, aux appâts qui font fantasmer le « piou-piou », comme on surnomme les soldats. Sa poitrine gigantesque déborde de son corsage perpétuellement échancré, faute de pouvoir tenir fermé. Philomène est grosse. Très grosse.

Les soldats, dont certains ne sont tout de même pas insensibles à tant de chair, les plus maigres d'ailleurs par un étrange phénomène de compensation, aiment à se moquer d'elle, de sa taille, de sa poitrine plus que généreuse, de ses fesses éléphantiques. Habituellement, elle laisse dire, sans

toutefois, de temps en temps, hésiter à remettre à sa place l'un qui a eu trop d'audace ou l'autre qui a trop manqué de respect. « Ses soldats », comme elle se les approprie, l'aiment bien, car elle est sympathique, gouailleuse et sait les tenir. Pour beaucoup, elle est la figure maternelle qu'ils regrettent ou, pour nombre d'entre eux, n'ont pas, ou trop peu, connue.

La petite troupe menée par Charles se dirige vers le port. Des pêcheurs ont remonté dans leurs filets une tortue luth.

La bête, qui doit peser cinq cents kilos, est péniblement hissée sur les rives du port par les marins aidés par des douaniers qu'à cet instant-là tout le monde se réjouit de voir.

Claire, elle aussi, comme toute la ville, se précipite pour voir la bête.

Honorin, le patron pêcheur, héros du jour, ne se lasse pas de raconter sa prise :

— J'avais lancé les filets devant l'île Nouvelle et, tout d'un coup, j'ai senti un choc. Asteure, j'aurais pu me trouver au fond de la baille ; elle a failli me faire chavirer.

Le public est suspendu à ses lèvres. Le pêcheur s'en rend compte et se rengorge. Cela n'arrive pas si souvent qu'il soit le centre d'intérêt. Il se murmure même que, dans son couple, il n'en présente plus aucun pour la belle Eugénie. Que sa femme à l'impériale beauté a une cour de prétendants à ses pieds, de nombreux sujets qui lui donnent a priori toute satisfaction. Honorin feint de l'ignorer. Mais il sait bien que chaque fois qu'il embarque sur son bateau, des galants débarquent dans le lit conjugal. Des soldats, surtout. Eugénie a un faible, connu de toute la caserne, pour les uniformes. Charles, en son temps, en avait aussi profité.

Honorin sait cela aussi. Des bonnes âmes se sont empressées de lui confirmer les appétences sensuelles de son épouse. Aussi a-t-il du mal avec tout ce qui porte un uniforme. Il veut bien faire aujourd'hui une exception pour les douaniers.

— *Heureusement que le bateau des gabelous, euh, enfin, je veux dire de messieurs les douaniers, s'excuse-t-il en voyant l'œil noir de ceux-ci à la mention « gabelous », était là et nous a prêté main-forte. Sans eux je n'aurais pas pu la remonter. Tu penses, une bestiasse comme ça qui fait bien ses cinq quintals...*

— *Quintaux, Honorin, cinq quintaux et non quintals, le reprend M. Darnays, le maître de l'école Jaufré Rudel, venu avec ses élèves pour « une leçon de choses grandeur nature ».*

L'homme est plutôt d'un naturel affable, mais susceptible avec les règles grammaticales et orthographiques – avec ses élèves, mais également auprès de quiconque prenant des libertés à leur égard.

— *Oui, bon, peut-être quintaux, si vous le dites, monsieur Darnays, reprend Honorin en appuyant bien sur le « x » final, comme s'il mettait en doute les dires de l'instituteur. Mais en tout cas, quintals ou quintaux, il a bien failli m'envoyer dans le fond nourrir les saumons, ce poisson.*

Monsieur Darnays soupire. Il ne désire certes pas humilier Honorin, qu'il apprécierait plutôt et dont il compatit aux déboires conjugaux, mais, devant ses écoliers, il ne peut déceimment pas laisser passer une telle chose.

— *Non, Honorin, il ne s'agit pas d'un poisson ; c'est une tortue. Elle fait partie d'une branche des reptiles, plus exactement de la famille des Dermochelyidae.*

Honorin commence à s'échauffer et à se dire qu'un maître d'école, c'est également quelqu'un avec un uniforme, quelqu'un qui passe son temps à l'humilier.

Il s'apprête à répondre vertement quand monsieur le maire, lui-même, Maxime Chasseloup, arrive pour voir la bête. Il est accompagné d'un photographe venu immortaliser la prise. Le cadavre de la tortue repose sur une carriole à bras. Un enfant tient une palme de l'animal, et un homme,

une autre, afin de bien montrer l'envergure de ce seigneur des mers. L'homme de l'art affirme que cette pêche mérite bien un autre cliché sous un autre angle.

— Monsieur Honorin, mettez-vous derrière, que l'on vous voie bien, lui intime-t-il.

Honorin se redresse, fait pousser la foule pour prendre la pose derrière ce spécimen de l'ordre des chlami il ne sait plus quoi et il s'en moque bien d'ailleurs. Les badauds se pressent au second plan. Honorin affiche le plus triomphal de ses sourires. Il oublie toutes les avanies qu'il a endurées, toutes les fois où sa femme l'a trompé, toutes les fois où tous ces braves gens qui l'entourent se sont moqués de lui, de ses déboires. Aujourd'hui, il est le héros, celui qui a la gloire et l'immortalité. Car, il le sait bien, la photo sera tirée en carte postale, et tous les Blayais qui écriront à leur famille, à leurs amis choisiront forcément « La prise de la tortue luth par Honorin » pour illustrer leurs dires, pour montrer combien à Blaye on est vaillant et courageux. Oui, ce sera sa vie, désormais. Il sera le symbole de cela ; son visage traversera même – qui sait ? – les océans !

— En fait, t'as eu une chance de cocu, Honorin, de pêcher cette bête ! lui lance quelqu'un dans la foule qui explose de rire.

Honorin aimerait se jeter à l'eau et envie la tortue : elle en a fini, elle, de souffrir.

Claire s'esclaffe comme les autres, Charles aussi. Claire s'en souvient, car c'est à cet instant que, les yeux brillants de larmes de rire, Charles tourne la tête et la voit.